

Un Européen, arrivé pour la première fois dans l'empire, acheta des marchandises d'un Chinois, qui le trompa sur la qualité et sur le prix. Les marchandises avaient été portées à bord du vaisseau, et le marché était consommé. L'Européen se flatta que peut-être il toucherait le Chinois par des représentations modérées, et il lui dit : Chinois, tu m'as vendu de mauvaises marchandises... Cela se peut, lui répondit le Chinois, mais il faut payer.... Tu as blessé les lois de la justice et abusé de ma confiance.... Cela se peut, mais il faut payer.... Mais tu n'es donc qu'un fripon, un malheureux?... Cela se peut, mais il faut payer.... Quelle opinion veux-tu donc que je remporte dans mon pays de ces Chinois si renommés par leur sagesse? Je dirai que vous n'êtes que de la canaille..... Cela se peut, mais il faut payer..... L'Européen, après avoir renchéri sur ces injures de toutes celles que la fureur lui dicta, sans en avoir arraché que ces mots froids et froidement prononcés, *cela se peut, mais il faut payer*, délia sa bourse et paya. Alors le Chinois, prenant son argent, lui dit : Européen, au lieu de tempêter comme tu viens de faire, ne valait-il pas mieux te taire, et commencer par où tu as fini? car qu'y as-tu gagné?

Le Chinois n'a donc pas même un reste de pudeur commune à tous les fripons qui veulent bien l'être, mais qui ne souffrent pas qu'on le leur dise. Il est donc parvenu au dernier degré

de la dépravation. Et qu'on n'imagine pas que ce soit ici un exemple particulier. Ce flegme est l'effet naturel de cette réserve qu'inspire l'éducation chinoise.

Et qu'on ne m'objecte pas que les Chinois observent entre eux une fidélité dont ils se croient dispensés avec l'étranger. Cela n'est pas, parce que cela ne peut être. On n'est pas alternativement honnête et malhonnête. Celui qui s'est fait l'habitude de tromper l'étranger est trop souvent exposé à la tentation de tromper ses concitoyens pour y résister constamment.

11° Mais, à vous entendre, me dira-t-on, la Chine est presque une contrée barbare..... C'est pis encore. Le Chinois, à demi civilisé, est à nos yeux un barbare à prétentions, un peuple profondément corrompu, condition plus malheureuse que la barbarie pure et naturelle. Le germe de la vertu peut se développer dans le barbare par un enchaînement de circonstances favorables; mais nous n'en connaissons pas, nous n'en imaginons point qui puissent rendre ce grand service au Chinois, en qui ce germe est, non pas étouffé, mais totalement détruit. Ajoutez à la dépravation et à l'ignorance de ce peuple la vanité la plus ridicule. Ne dit-il pas qu'il a deux yeux, que nous n'en avons qu'un, et que le reste de la terre est aveugle? Ce préjugé, l'excessive population, l'indifférence pour les souverains, qui peut-être en est une suite, l'attachement opiniâtre à ses usages,



ces autorités n'ont pas le grand caractère qu'exigerait une foi entière. Peut-être pour se décider faudrait-il attendre qu'il fût permis à des hommes désintéressés, judicieux, et profondément versés dans l'écriture et dans la langue, de faire un long séjour à la cour de Pékin, de parcourir les provinces, d'habiter les campagnes, et de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions.

Ces philosophes, arrivés avec la conviction que les hommes, quoique frères, ont reçu de l'équateur au pôle mille et mille modifications du climat, des alimens, de l'éducation, démêleraient par leur sagacité le trait qui distingue la Chine des autres contrées. Ils ne ressembleraient pas au commun des voyageurs, que l'impression du moment, qu'une politesse vague, qu'un manquement involontaire décident trop souvent pour ou contre un peuple. Ce ne serait qu'après avoir étudié la religion, les lois civiles, les institutions politiques, les goûts, les penchans de tous les ordres des citoyens, les vices et les vertus du plus grand nombre; ce ne serait qu'alors que ces sages se permettraient d'avoir une opinion et de travailler à former la nôtre.

Vainement attendrait-on ces connaissances des naturels du pays. Ce n'est pas qu'ils ressemblent entièrement aux autres nations de l'Asie qui ont vieilli sans que leur jugement fit aucun progrès; qui, plongées dans un sommeil léthargique depuis leur premier âge, ont blanchi sans s'éclairer; qui

ont mêlé leurs propres extravagances aux connaissances sublimes qu'elles avaient reçues d'un peuple leur instituteur. Les Chinois, autant qu'on en peut juger, sont leur propre ouvrage. Ils sont parvenus à la raison, mais sans y mêler aucune espèce de génie. Hommes faits pour la morale, ils sont enfans pour les sciences. On leur trouve la même indolence pour les découvertes que pour les conquêtes. L'inertie de leur caractère leur a permis les choses tranquilles, et leur a refusé cette curiosité inquiète, cette activité d'esprit qu'exigent les spéculations d'un autre genre. L'éducation, qui n'est proprement que le nombre des idées acquises que l'on transmet à la jeunesse pour les étendre, l'éducation n'est à la Chine qu'une tradition dont il n'est jamais permis de s'écarter. Ses habitans ont depuis une infinité de siècles la même instruction. La génération actuelle n'est pas plus avancée que la génération qui la précéda; et le temps s'écoule inutilement pour toutes. Serait-il raisonnable d'espérer que les écrivains de cette nation auront le talent, la volonté et la modestie de la peindre.

• Quel que fût l'état de la Chine lorsque les Portugais y abordèrent, comme ils ne se proposaient que d'en tirer des richesses et d'y répandre leur religion, ils auraient vu dans cette contrée le meilleur des gouvernemens qu'ils n'auraient pas profité de sa sagesse. Thomas Pérès, leur ambassadeur, trouva la cour de Pékin disposée en fa-



veur de sa nation, dont la gloire remplissait l'Asie. Elle avait l'estime des Chinois ; et la conduite de Ferdinand d'Andrade, qui commandait l'escadre portugaise, devait encore augmenter cette estime. Il parcourut les côtes de la Chine ; il y fit le commerce. Lorsqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avait relâché que, si quelqu'un avait à se plaindre des Portugais, il eût à le déclarer pour en obtenir satisfaction. Les ports de la Chine allaient leur être ouverts, Thomas Pérès allait conclure un traité lorsque Simon d'Andrade, frère de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci traita les Chinois comme depuis quelque temps les Portugais traitaient les peuples de l'Asie. Il bâtit sans permission un fort dans l'île de Taman ; et de là il se mit à piller ou à rançonner tous les vaisseaux qui sortaient des ports de la Chine ou qui voulaient y entrer. Il enleva des filles sur la côte ; il fit des Chinois esclaves ; il se livra au brigandage le plus effréné et à la plus honteuse dissolution. Ses matelots et ses soldats suivirent son exemple. Les Chinois, irrités, équipèrent une flotte nombreuse ; les Portugais se défendirent vaillamment, et s'échappèrent en se faisant jour à travers les vaisseaux ennemis. L'empereur fit mettre Thomas Pérès en prison, où il mourut, et la nation Portugaise fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la suite, les Chinois s'adoucirent, et il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le

port de Sanciam. Ils y apportaient de l'or qu'ils tiraient d'Afrique, des épiceries qu'ils prenaient aux Moluques, des dents d'éléphant et des pierres de l'île de Ceylan. Ils exportaient en échange des étoffes de soie de toute espèce, des porcelaines, des vernis, des plantes médicinales, et le thé, qui depuis est devenu si nécessaire en Europe aux nations du nord.

Les Portugais se contentaient des loges et des comptoirs qu'ils avaient à Sanciam, et de la liberté que le gouvernement de la Chine accordait à leur commerce, lorsqu'il s'offrit une occasion de se procurer un établissement plus solide et moins dépendant des mandarins qui commandaient sur la côte.

Un pirate, nommé Tchang-si-lao, devenu puissant par ses brigandages, s'était emparé de la petite île de Macao, d'où il tenait bloqué les ports de la Chine. Il fit même le siège de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avaient des vaisseaux à Sanciam ; ils accoururent au secours de Canton, et ils en firent lever le siège. Ils remportèrent une victoire complète sur le pirate, qu'ils poursuivirent jusque dans Macao, où il se tua.

L'empereur de la Chine, informé du service que les Portugais venaient de lui rendre, en eut de la reconnaissance, et leur fit présent de Macao. Ils acceptèrent cette grâce avec joie, et ils bâtirent une ville qui devint florissante. Cette



place fut avantageuse au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

Cet empire, situé à l'extrémité de l'Océan oriental, entre le trente-unième et le quarante-deuxième degré de latitude septentrionale, est formé par les trois grandes îles de Niphon, de Kiusiu, de Sikokf, et par un grand nombre d'autres moins étendues. Il reçoit seulement un léger tribut des îles éloignées de Liqueio, de Matsmaï ou Ieso, et d'une partie de la Corée. Une mer orageuse, des sables accumulés, d'innombrables rochers, des montagnes escarpées rendent ses côtes d'un accès très-difficile.

Le climat de cet archipel est très-inconstant. A des neiges abondantes, à de fortes gelées succèdent très-rapidement des chaleurs trop vives. Peu de jours se passent sans pluie. Le tonnerre se fait continuellement entendre. Rien n'est si ordinaire que les tremblemens de terre, et leur retour fréquent n'en diminue pas la violence. Cependant l'air doit être salubre dans la région, puisqu'on y vit long-temps, que les femmes y sont d'une fécondité remarquable, et que les maladies y sont rares.

Au milieu des volcans, qui sont nombreux dans le pays, se forment le fer, le cuivre, l'argent et l'or nécessaires aux différens besoins de l'état. Entre ces productions souterraines, la dernière n'est pas seulement la plus riche, elle est encore, à proportion de sa destination, la plus multipliée.

On voit au Japon quelques arbres fruitiers de l'Asie et de l'Europe, soit qu'ils en soient originaires, ou qu'ils y aient été portés; mais ils y obtiennent peu de soins. La vigilance y est principalement tournée vers d'autres grands végétaux regardés comme plus utiles. Tels sont deux espèces de mûrier, dont les feuilles de l'un servent à la nourriture des vers à soie, dont l'écorce de l'autre est convertie en papier, en cordages, en toile, même en quelques étoffes grossières. L'arbre à vernir, qui sur les montagnes ne donne que peu et de mauvaise gomme, mais qui dans la plaine en offre beaucoup et d'une qualité parfaite. Son suc laiteux s'emploie à conserver et embellir les meubles, la vaisselle, tous les objets de commodité ou d'agrément qui servent à l'usage des gens riches. Deux variétés de chêne, produisant du gland que les naturels aiment, et que les étrangers ne dédaignent pas. L'arbre à thé, dont les feuilles qui ont reçu tout leur développement forment, infusées, la boisson ordinaire de la nation; dont les feuilles naissantes, réduites en poudre et jetées dans des tasses remplies d'eau chaude, font les délices des hommes les plus délicats. Quelques autres arbres, dont le fruit et l'écorce remplacent le poivre et la cannelle, que le pays ne fournit pas.

Cependant les arbres les plus précieux aux yeux des Japonais sont le sapin et le cyprès. C'est uniquement avec leur bois qu'on construit les édifices publics, les maisons des particuliers, les



la loi qui lui défend de sortir de son pays : toutes ces raisons doivent le fixer pendant une suite indéfinie de siècles dans son état actuel. Apprend-on quelque chose à celui qui croit tout savoir, ou qui méprise ce qu'il ignore ? Comment enseigner la sagesse à celui qui s'estime le seul sage ? Comment perfectionner celui qui se tient pour parfait ? Nous osons le prédire, le Chinois ne s'améliorera ni par la guerre, ni par la peste, ni par la famine, ni par la tyrannie, plus insupportable, et, par cette raison même, plus propre que tous les fléaux réunis à régénérer leur nation en l'accablant.

12° Nous ignorons si les autres peuples de l'univers servent beaucoup aux Chinois ; mais à quoi les Chinois sont-ils bons pour le reste de la terre ? Il semble que leurs panégyristes aient affecté de leur donner une grandeur colossale et de nous réduire à la petite stature du pygmée. Nous nous sommes occupé, nous, à les montrer tels qu'ils sont ; et jusqu'à ce qu'on nous apporte de Pékin des ouvrages de philosophie supérieurs à ceux de Descartes et de Locke ; des traités de mathématiques à placer à côté de ceux de Newton, de Leibnitz et de leurs successeurs ; des morceaux de poésie, d'éloquence, de littérature, d'érudition, que nos grands écrivains daignent lire, et dont ils soient forcés d'avouer la profondeur, la grâce, le goût et la finesse ; des discours sur la morale, la politique, la législation, la finance et le commerce, où il y ait une ligne nouvelle pour nos bons es-

prits ; des vases, des statues, des tableaux, de la musique, des plans d'architecture qui puissent arrêter les regards de nos artistes ; des instrumens de physique, des machines où notre infériorité soit bien démontrée : jusqu'alors nous rendrons au Chinois son propos, et nous lui dirons qu'il a peut-être un œil, que nous en avons deux ; et nous nous garderons bien d'insulter aux autres nations que nous avons laissées en arrière, et qui sont peut-être destinées à nous devancer un jour. Qu'est-ce que ce Confucius, dont on parle tant, si on le compare à Sidney et à Montesquieu ?

13° *La nation chinoise est la plus laborieuse que l'on connaisse.....* Nous n'en doutons pas. Il faut bien qu'elle travaille, et qu'après avoir travaillé elle travaille encore. N'y est-elle pas condamnée par la disproportion du produit de ses champs avec le nombre de ses habitans ? d'où l'on voit que cette population tant vantée a des limites au-delà desquelles c'est un fléau qui ôte à l'homme le temps du repos, l'entraîne à des actions atroces, et détruit dans son âme l'honneur, la délicatesse, la morale, et même le sentiment d'humanité.

14° Et l'on ose s'opiniâtrer, après ce que l'on vient d'entendre, à appeler la nation chinoise *un peuple de sages !.....* Un peuple de sages chez lequel on expose, on étouffe les enfans ; où la plus infâme des débauches est commune ; où l'on mutilé l'homme ; où l'on ne sait ni prévenir ni châtier les for-



faits occasionnés par la disette; où le commerçant trompe l'étranger et le citoyen; où la connaissance de la langue est le dernier terme de la science; où l'on garde depuis des siècles un idiome et une écriture à peine suffisans au commerce de la vie; où les inspecteurs des mœurs sont sans honneur et sans probité; où la justice est d'une vénalité sans exemple chez les peuples les plus dépravés; où, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, ce n'est qu'une longue chaîne d'êtres rapaces qui se dévorent, et où le souverain ne laisse engraisser quelques-uns de ces intermédiaires que pour les sucer à son tour, et pour obtenir avec la dépouille du concussionnaire le titre de vendeur du peuple; où enfin le législateur au nom duquel les fronts s'inclinent ne désapprouve ni le pouvoir arbitraire, ni le pouvoir paternel dégénéré en tyrannie, ni la servitude réelle, ni la servitude personnelle, ni la polygamie, ni l'usage de vendre ses propres enfans, ni tant d'autres choses également contraires aux principes du droit naturel et d'une morale saine. Quel est parmi nous celui qui lirait ce Confucius tant vanté, si on n'excusait la pauvreté de ses écrits par l'ignorance du temps où il a vécu?

15° S'il est vrai, comme nous n'en doutons point, qu'à la Chine ce qui ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, la navigation, la pêche, la chasse est à tous, c'est un ordre de choses fort raisonnable. Mais un peuple

si nombreux pouvait-il patiemment abandonner ses moissons à la pâture des animaux? Et si les hautes conditions s'étaient arrogé une jouissance exclusive des forêts et des eaux, ne s'en serait-il pas suivi une prompte et juste vengeance? Tâchons de ne pas confondre les lois de la nécessité avec les institutions de la sagesse.

16° Les Chinois n'ont-ils pas des moines plus intrigans, plus dissolus, plus oisifs et plus nombreux que les nôtres? Des moines! des sangsues dans une contrée où le travail le plus opiniâtre fournit à peine la subsistance! *Le gouvernement les méprise.* Dites plutôt qu'il les craint, et que le peuple les révère.

17° Il serait peut-être très-avantageux que dans toutes les régions, ainsi qu'on l'assure de la Chine, l'administration ne fût attachée à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte religieux. Cependant cette tolérance ne s'étend qu'aux religions anciennement établies dans l'empire. Le christianisme y a été proscrit, soit que le fond mystérieux de sa doctrine ait révolté des esprits bornés, soit que les intrigues de ceux qui la prêchaient aient alarmé un gouvernement ombrageux.

18° A la Chine, le mérite d'un fils confère la noblesse à son père, et cette prérogative finit avec lui. On ne peut qu'applaudir à cette institution. Cependant la noblesse héréditaire a aussi ses avantages. Quel est le descendant assez vil pour ne pas sentir le fardeau d'un nom imposant, pour



ne pas s'efforcer d'y répondre? Dégradons le noble indigne de ses ancêtres, et sur ce point nous serons aussi sages que le Chinois.

19° Nous ne demandons pas mieux que de louer. Aussi reconnaissons-nous volontiers de la prudence dans la manière dont les Chinois punissent la négligence à payer le tribut. Au lieu d'installer dans les foyers du débiteur des satellites qui se jettent sur son lit, sur ses ustensiles, sur ses meubles, sur ses bestiaux, sur sa personne; au lieu de le traîner dans une prison ou de le laisser sans pain étendu sur la paille dans sa chaumière dépouillée, il vaut mieux sans doute le condamner à nourrir le pauvre. Mais celui qui conclurait de cet excellent usage la sagesse de la Chine ne serait-il pas aussi mauvais logicien que celui qui, d'après le nôtre, nous jugerait barbares? On affaiblit autant qu'on peut les reproches que mérite la nation chinoise; on relève cette contrée pour humilier les nôtres. On n'en vient pas jusqu'à dire que nous sommes fous; mais on prononce sans hésiter que c'est à la Chine qu'habite la sagesse, et l'on ajoute tout de suite que, par le dernier dénombrement, il y avait environ soixante millions d'hommes en état de porter les armes. Apologistes insensés de la Chine, vous écoutez-vous? Concevez-vous bien ce que c'est que deux cents millions d'individus entassés les uns sur les autres? Croyez-moi, ou diminuez de la moitié, des trois quarts cette épouvantable population;

ou, si vous persistez à y croire, convenez, d'après le bon sens qui est en vous, d'après l'expérience qui est sous vos yeux, qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir ni police ni mœurs à la Chine.

20° *Le Chinois aime la génération à naitre comme la génération vivante.....* Cela est impossible. Enfans, amis du merveilleux, jusques à quand vous bercera-t-on de pareils contes? Tout peuple obligé de lutter sans cesse contre les besoins ne saurait penser qu'au moment, et, sans les honneurs rendus publiquement aux ancêtres, cérémonies qui doivent réveiller et entretenir dans les esprits quelque faible idée qui s'étende au-delà du tombeau, il faudrait tenir pour démontré que, s'il y a un coin de la terre où le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité soient des mots vides de sens, c'est à la Chine. On ne s'aperçoit pas qu'on porte tout à l'extrême, et qu'il résulte de ces opinions outrées des contradictions palpables; qu'une excessive population est incompatible avec de bonnes mœurs, et qu'on décore une multitude dépravée des vertus de quelques rares personnages.

Lecteur, on vient de soumettre à vos lumières les argumens des partisans et des détracteurs de la Chine. C'est à vous de prononcer. Et qui sommes-nous pour aspirer à l'ambition de diriger vos arrêts? S'il nous était permis d'avoir une opinion, nous dirions que, quoique les deux systèmes soient appuyés sur des témoignages respectables,